

L'ARC

scène
nationale
Le Creusot

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉQUILIBRISTE

LECTURE MUSICALE

Hélène Gratet

Laurence Garcin

Textes de Christian Bobin

REPRÉSENTATION SCOLAIRE

VENDREDI 19 JANVIER À 14H30

**POSSIBILITÉ DE RENCONTRE AVEC L'ÉQUIPE ARTISTIQUE
APRÈS LA REPRÉSENTATION**



PRÉSENTATION

Un spectacle tout public, musical et poétique

Interprété par Hélène Gratet (récit) et Laurence Garcin (musique)



Il s'agit d'un choix de courts textes de Christian Bobin, dont le récit central s'intitule *L'Équilibriste*. Ce récit nous transporte aux frontières de l'inconscient et du terrestre. Une rencontre avec un homme-cheval, une idée du printemps, l'attente d'un échange.

Des thèmes doux et clairs, récurrents dans son œuvre, portés par la comédienne Hélène Gratet - qui fut très proche du poète.

Laurence Garcin, pianiste, fait dialoguer pièces musicales et mots, grâce à des œuvres de Ligeti à Arvo Pärt en passant par Mozart ou Scarlatti. Une proposition tout public, qui avait réjoui le poète lors de sa création en 2018.

*« La première fois que je rencontrais l'homme à tête de cheval,
je n'avais aucun sucre sur moi.
C'était en hiver. Je marchais sur une route de campagne.
Je faisais souvent ce genre de promenade, toujours au même endroit.
La terre, comme le ciel, est inusable. »*

Sur le spectacle *L'équilibriste*, maintenant...

Christian Bobin est né au Creusot en 1951. J'y suis née aussi, en 1980. Une bonne fée a dû se pencher sur mon berceau car je le connais depuis ce jour. Christian a aimé si puissamment ma mère, Ghislaine, sa « plus que vive », que de leur rencontre jusqu'à sa disparition brutale en 1995, il a tout partagé de notre vie. Ma mère l'appelait tendrement son « frère de lait », et il est devenu mon parrain. Derrière ce terme banal se cache un lien extraordinaire, que je peinerai à décrire ici, mais dont il a parlé dans plusieurs de ses livres, comme *l'Enchantement Simple*, *Une petite robe de fête*, ou plus récemment *Un bruit de balançoire*. Je suis donc sa « petite Hélène » - et j'ai connu Christian bien avant de connaître Bobin. C'est avec lui que j'ai commencé à jouer – il avait aussi le génie du jeu-, à raconter des histoires, à sentir l'inventivité folle de la parole. Et plus tard, c'est sans doute pour ne jamais quitter les poètes que je suis devenue comédienne.

En 2018, je présentais à Paris une lecture spectacle autour de Ravel avec la pianiste Laurence Garcin. Christian, qui venait d'assister à cette représentation, me dit : « ce serait joli que tu fasses ça avec un de mes textes ». Je n'avais jamais osé, même pas pensé... Je lui dis d'abord : « mais tes livres me sont trop proches, Christian, pour que je les porte sur une scène ! » Son large sourire en guise de réponse m'apporta en cadeau supplémentaire le souvenir de son éblouissant et étrange récit *L'équilibriste* paru en 1998. Puis en écho, celui de ces petits contes qu'il m'inventait le soir, et qui passent gracieusement dans *l'Enchantement simple*.

La poésie du piano de Laurence Garcin et ces histoires presque surréalistes de Christian feraient à coup sûr le plus beau des mariages. Des textes un peu cachés parmi d'autres qui ont l'air plus « grands » parce qu'ils sont plus « gros » et plus « connus ». J'ai donc choisi ces courts récits, qu'on peut qualifier de contes métaphysiques, parfois drôles - toujours d'une légèreté profonde. Je trouve qu'ils ressemblent à ma vie près de Christian, et à nos longues promenades.

Dans *L'équilibriste*, il met en scène une amitié entre un promeneur et un « homme à tête de cheval ». Et il y a en germe tout ce qu'il développera ensuite. Il y a peut-être aussi l'enfant qu'il a été, et que nous avons été ensemble. Voilà ce qu'il nous donne, à moi, mais aussi à tous, en écrivant au début de *l'Enchantement Simple* :

« Ce livre, Hélène, je l'ai écrit avec toi, dans l'éternité de tes 4 ans. Entre le corps et son ombre, entre l'âme et le feu qui demain la mangera toute (...) à présent je te l'offre. Je suis plus loin dans le temps, sur le même chemin, toujours. Chaque matin jette à mes pieds la dépouille des chiens de la mort. Combien de saisons encore la joute tournera-t-elle à mon avantage ? Je songe à cette unique fois où celui qui défend mes couleurs mordra la poussière, lorsque s'ébranleront les assises immatérielles de la chair, lorsqu'il me faudra affronter le noir cavalier : mon recours, le seul, sera de lui lancer aux yeux cette poignée d'amour fou sur quoi mes mains, toujours, se sont refermées. Ce lent regard sur l'enfant, sur le ciel, sur le vide ».

Il était très heureux de ce petit spectacle, créé à Aix en Provence en sa présence en 2018. Et quand il a envoyé une lettre pour nous le redire, je lui ai demandé de signer Christian Bobin, parce que je ne voulais pas que l'on sache qui j'étais, ce qui nous reliait.

Aujourd'hui mon génial parrain a quitté le monde visible, et je ressens le besoin de le faire voyager, cet *Équilibriste* à la parole d'or.

Et c'est peut-être aussi grâce à lui que je garderai l'équilibre, justement, face au vertige qu'est l'absence. Maintenant que Christian, comme notre Ghislaine, et comme « la femme à tête de jument », s'est envolé par le trou du chapiteau du cirque.

Il me reste tout cet amour donné, multiplié, à partager.

Hélène Gratet, janvier 2023



PROGRAMME

Textes

- *L'équilibriste*, C.Bobin, Le temps qu'il fait, 1998
- extraits de *L'Enchantement simple*, C.Bobin, Lettres Vives, 1986
- extraits de *Autoportrait au radiateur*, C.Bobin, Gallimard, 1997
- extrait de *Mozart et la pluie*, C.Bobin, Lettres Vives, 1997

Musique

- LIGETI: 3è pièce des Ricercata
- CRUMB: Berceuse pour l'enfant Jésus
- MOZART: « Ah! Vous dirai-je, Maman »
- OHANA: « Agrégats sonores »
- PÄRT: Variationen zur gesundung von arinuschka Für Alina
- SCARLATTI: sonate en si mineur L



LA COMÉDIENNE :

Hélène Gratet

Hélène Gratet est comédienne depuis une vingtaine d'années. Après avoir joué régulièrement sous la direction de Thierry Mennessier (*La dispute* de Marivaux, *Elvire Jouvett 40* en tournée de 2000 à 2005, *L'échange* de Paul Claudel, *Ma dot* spectacle musical, *Calderon* de Pasolini...), elle rejoint en 2008 la compagnie L'ATELIER (*L'affaire de la rue de Lourcine* de Labiche, *Amphitryon* de Kleist,...).



Elle rencontre en 2008 la pianiste Laurence Garcin, avec qui elle travaille sur des formes musicales et littéraires, qu'elles tournent régulièrement depuis 2010. (Mon album Schubert / texte de Dominique Pagnier, créée en 2011, Les forêts de Ravel/ texte Michel Bernard créée en 2016, puis L'équilibriste du poète Christian Bobin créée en 2018).

Elle a joué au sein de diverses compagnies, sous la direction de metteurs en scène comme Yvon Chaix, Grégory Faive, Alain Sionnaud, Bruno Thircuir, la chorégraphe Adeli Motchan, Gilles Arbona, Serge Papagalli, Stéphane Muh, Alain Klingler, Thierry Blanc, Sylvie Jobert, Dominique Léandri ...

Actuellement on peut la voir dans *Gens du Pays* de Marc Antoine Cyr, mis en scène par Sylvie Jobert (créée en janvier 2022 à l'Espace 600 scène conventionnée d'intérêt national), en tournée avec *L'important c'est la tempête* d'après Thomas Bernhard mis en scène par Dominique Léandri, *Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre* de Viripaev mis en scène par Stéphane Muh (création festival Figeac en 2019, tournée décentralisée MC2 mars 2022).

²Elle a également joué sous la direction d'Eugène Green dans le film « *En attendant les barbares* » (2017).

En tant que chanteuse, elle se produit dans des spectacles musicaux, comme *Ma Tango* (direction Sébastien Jaudon) et collabore depuis 2016 avec le chanteur Alain Klingler : ils créent en janvier 2017 un spectacle piano voix *Chansons d'écrivains* (Festival De Figeac, Maison de la Culture MC2 Grenoble, Attention les Feuilles Anney... encore actuellement en exploitation) puis *Et si en plus il n'y a personne* en 2021, sur la métaphysique dans la chanson française, tournée 2023/2024, Cie Ad Libitum.

Passionnée par les écritures théâtrales, elle fait partie depuis 2006 du comité de lecture de théâtre contemporain Troisième Bureau. En décembre 2016, elle a fait partie de l'équipe de comédiens du Festival "Jamais Lu" à Théâtre Ouvert, à Paris.

Titulaire du DE de professeur de théâtre actuellement en poste au CRR d'Annecy où elle enseigne l'art dramatique. Elle accompagne les candidats au DE pour la Comédie de St Etienne.

LA PIANISTE :

Laurence Garcin



Laurence Garcin est actuellement professeur accompagnateur des classes de chant au Conservatoire à Rayonnement Régional de Grenoble.

Sa curiosité en matière d'art et son goût pour l'éclectisme la conduisent à s'associer avec des artistes comme des comédiens, conteurs, lecteurs, chanteurs et marionnettistes.

Elle se produit en récital, avec d'autres musiciens ou encore avec des chœurs et son répertoire s'étend de la musique baroque à la musique d'aujourd'hui.

Premier prix de piano du CNSM de Paris dans la classe de Raymond Trouard et perfectionnement avec la célèbre pianiste Anne Queffélec.

En 2007 elle enregistre les Impromptus de Schubert (Studio ALYS)

Spectacles récents ou en cours :

- *Les Forêts de Ravel* d'après l'ouvrage de Michel Bernard (avec la comédienne H. Gratet)
 - *Mon album Schubert* d'après l'ouvrage de Dominique Pagnier (avec H. Gratet)
 - *L'Équilibriste* d'après des textes de Christian Bobin
 - *Le chef toqué*, spectacle pour enfants (compagnie Ad Libitum- Claire Delgado)
 - *Les Fables de La Fontaine*, avec marionnettes et 2 chanteurs (Fabienne Colson et Nicolas Jossierand, (spectacle donné au Laos pour la compagnie « l'Empreinte vocale »)
 - *Sont-elles bêtes !* récital chant-piano autour des animaux avec Nadia Jauneau-Cury (soprano)
 - *Die Schöne Magelone* cycle de lieder de Brahms avec le baryton Emmanuel Cury et le comédien Johan Roussey.
 - *Ça pince ou ça frappe*, spectacle pédagogique clavecin-piano avec la claveciniste Alice Baudoin.
 - *La balade slovène* avec Nadia Jauneau-Cury (soprano)
 - *Au jardin de mes mélodies* hommage à Ninon Vallin avec la soprano Françoise Masset (spectacle donné à Essen en septembre dernier)
- Concert Olivier GREIF (1950/2000) avec les professeurs du conservatoire
- *Tintinabuli*, concert de musique contemporaine avec la pianiste Florence Cioccolani
 - *Du côté de chez Hahn* avec Nadia Jauneau-Cury (soprano et Johan Roussey)

L'AUTEUR :

Christian Bobin



Christian Bobin est un écrivain et poète français, né au Creusot en 1951. Il a quitté son corps en novembre 2022. Après avoir étudié la philosophie, il a travaillé pour la bibliothèque municipale d'Autun, à l'Écomusée du Creusot et a été rédacteur à la revue Milieux.

Ses premiers textes, marqués par leur brièveté et se situant entre l'essai et la poésie, datent des années 1980. Ils sont publiés aux éditions Brandes, Paroles d'Aube, Le temps qu'il fait, chez Théodore Balmoral, et surtout chez Fata Morgana (où il publie notamment *Souveraineté du vide* et *Lettres d'or*).

Connaissant le succès à partir notamment d'*Une petite robe de fête* (1991), il reste un auteur assez discret et se tient à distance des mondanités. En 1992, il rencontre un autre succès, grâce à un livre consacré à saint François d'Assise : *Le Très-Bas*, Prix des Deux Magots en 1993 et Grand Prix catholique de littérature.

Il publie en 1996 *La Plus que vive*, hommage rendu à son amie Ghislaine, morte à 44 ans d'une rupture d'anévrisme.

Depuis, il n'a cessé de publier des ouvrages dont les titres s'éclairent les uns les autres comme les fragments d'un seul puzzle : *La présence Pure*, *L'homme joie*, *La grande vie*, *Noireclair*, *Un bruit de balançoire*, *La Nuit du cœur*, *Pierre*.

En 2020 les cahiers de l'Herne lui consacrent un numéro spécial. Il a reçu de nombreuses distinctions, dont le Prix d'Académie 2016 pour l'ensemble de son œuvre.

Vous pouvez regarder la vidéo suivante durant laquelle l'actrice Clothilde Coureau lit la nouvelle *La nuit du cœur* de C. Bobin, en sa présence dans l'émission *La grande librairie* :

https://www.youtube.com/watch?v=0_gsXc2icjI

LA COMPAGNIE :

La Dame de 11h

Crée en 2023, La Dame de 11h est une jeune compagnie dédiée à la création de spectacles vivants dans une approche pluridisciplinaire, avec une attention particulière portée aux poètes, et au lien entre texte et musique.

Pour la saison 23/24, l'accent est mis sur la diffusion de *l'Équilibriste*, spectacle pour comédienne et piano sur des textes de Christian Bobin, et sur la diffusion d'*Et si en plus il n'y a personne*", spectacle de chanson (duo A.Klingler/ A.Gratet).

La compagnie, dont plusieurs membres sont artistes enseignants titulaires du DE, a aussi comme missions la transmission, l'éducation culturelle, l'enseignement du théâtre et du chant.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Liens avec le français, les lettres

■ Travail sur le texte « L'Équilibriste »

1- Pourquoi peut-on dire que ce texte renvoie à la définition du fantastique ?

Le fantastique se caractérise par l'intrusion du surnaturel dans le cadre réaliste d'un récit. Le fantastique se distingue du merveilleux par l'hésitation qu'il produit entre le surnaturel et le naturel, le possible ou l'impossible et parfois entre le logique et l'illogique.

a- **Relever les effets de réel dans le texte (tous les éléments qui illustrent un monde « normal », réaliste)**

On peut, par exemple, citer le décor des rencontres entre les deux personnages (l'enclos, le marché...), la météo/les saisons ou la conversation « normale » entre les 2 personnages.

b- Relever l'élément surnaturel qui intervient dès le début du texte.

L'homme à tête de cheval...

Plus tard dans le texte, d'autres éléments étonnants apparaissent, mais toujours dans un monde totalement normal (ou presque) : sa compagne à tête de cheval voit des ailes lui pousser dans le dos et la maison qui flotte dans les airs...

2- Nous sommes face à un homme avec une tête de cheval...

a- Relevez les éléments qui renvoient à son humanité (aspect, comportement...)

Il parle normalement, il est habillé (et change ses habits lorsqu'il a plu), il a eu un travail (équilibriste dans un cirque), il lit, il a des rhumatismes...

b- Relever les éléments qui renvoient à son animalité, qui évoquent son côté chevalin ?

Il vit dans un enclos, il se déplace comme un cheval (« au trot », « au galop »), il hennit, il adore manger des pommes, sa compagne était une femme à tête de jument, se fait des bleus quand il tombe, il replie ses oreilles en arrière...

3- Au début du texte, comment réagit le héros face à cette rencontre inattendue ?

Mis à part l'envie de lui donner un sucre, à la fois surprenante (lorsqu'on rencontre quelqu'un) et logique (lorsqu'on rencontre un cheval), le narrateur agit de manière tout à fait normale avec l'homme à tête de cheval : il n'est pas surpris qu'il soit habillé et qu'il parle !

D'ailleurs, c'est le narrateur qui parle en premier (« Je suis heureux de vous voir »), comme s'il était normal de s'adresser ainsi à un « animal ».

4- Est-ce que Christian Bobin a voulu nous transmettre un message sur la différence et nos comportements face à cette dernière ?

Le comportement normal du narrateur face à cet homme à la tête de cheval montre que la différence ne doit pas être quelque chose de repoussant, un motif d'étonnement.

Au contraire, l'amitié qui découle de cette rencontre, la profondeur des échanges et la tristesse/mélancolie finale du narrateur lorsque son ami disparaît illustrent bien la richesse que chacun peut tirer de la rencontre avec la différence, qu'on doit se nourrir de cette dernière et qu'elle permet de mieux connaître l'autre mais aussi soi-même.

5- Pourquoi peut-on dire que *L'Équilibriste* est un texte poétique ?

Ce texte est rempli de poésie. On peut demander aux élèves de relever quelques passages poétiques présents dans le texte. Par exemple :

- « Ses yeux étaient larges et sombres comme deux prunes détachées de l'arbre »
- « Je me suis pris d'amitié pour l'homme à tête de cheval en découvrant la nuit mauve de ses yeux calmes »
- « Il faut toujours un peu de distance - un peu d'air, un peu d'absence, un peu de vide ou une barrière en bois haute de cinquante centimètres - pour que quelque chose arrive. »
- « Je pouvais voir un océan dans chacun de ses yeux. »
- « C'était un jeu d'enfant que de marcher à sept mètres au-dessus du sol, puisque c'était pour la rejoindre. »
- « Le printemps se moque de conclure. Il ouvre et ne termine jamais. »

Autres questionnements possibles :

Pour quoi ce texte peut plaire aux enfants ?

Pourquoi peut-il plaire aux adolescents et aux adultes ?

Ce texte propose-t-il plusieurs niveaux de lecture ?

Y a-t-il des messages philosophiques dans cette nouvelle ?

■ Travail sur la théâtralisation d'un texte

A partir de l'extrait de cette nouvelle proposé en annexe 4, transposer le texte en une scène de théâtre, en appliquant les codes de celui-ci : répliques, didascalies, propositions de décor et de costumes, découpage en scènes...

Pour passer du genre romanesque au genre théâtral, il faut veiller à :

- Repérer toutes les paroles, exprimées, résumées ou sous-entendues, et les transcrire au style direct. Il faut parfois ajouter ce qui n'est pas explicitement dit. Indiquez le nom des personnages devant chaque réplique.
- Les descriptions et les actions des personnages peuvent être transformées soit en didascalies (signalées par des parenthèses ou soulignées), soit peuvent être mentionnées à l'intérieur du dialogue.
- Il faut supprimer l'expression des pensées des personnages. Elles ne peuvent être indiquées qu'en aparté ou sous forme d'aveu à un autre personnage.
- Les changements de lieu et de temps doivent être marquer par un changement de scène.

Liens avec l'éducation musicale

La musique proposée par Laurence Garcin dans le spectacle entre en résonance avec les textes présentés sur scène.

A la lecture du texte *L'Équilibriste* (en annexe 3), proposer aux élèves de chercher une (ou plusieurs) musique(s) qui pourrai(en)t illustrer, selon eux, le propos et/ou de créer une ambiance qui collerait au propos.

L'idéal serait qu'ils puissent proposer des morceaux de musique classique et des morceaux de musique contemporaine.

A la manière de *Pierre et le Loup*, les faire réfléchir à des instruments qui pourraient porter la parole des personnages et créer une ambiance correspondant aux différents moments de l'histoire.

Liens avec l'éducation artistique

En s'inspirant des quelques exemples proposés en annexe 5 et tirés de croyances différentes, vous pouvez demander aux élèves d'imaginer puis de créer une créature hybride, comme l'homme

à la tête de cheval. Le principe est de mêler des caractéristiques physiques humaines avec certains éléments de l'animal choisi.

Vous pouvez aider les élèves en leur proposant une liste d'animaux et ensuite place à leur imagination !

Les techniques peuvent être variées : dessins, peintures, collages, sculptures... selon le niveau des élèves et les matériaux disponibles.

L'ARC

scène
nationale
Le Creusot

L'ÉQUILIBRISTE

LECTURE MUSICALE

Hélène Gratet
Laurence Garcin
Christian Bobin



JANVIER

VENDREDI 19 À 20H



larcscenenationale.fr

Chère Hélène, chère Laurence,
votre spectacle autour
de mes textes est superbe.
J'ai été comme tout le public
saisi, surpris, ramené à
une attention pure à la
fantaisie de la vie pas-
sante — et cela, par la
grâce de vos inventions,
ruptures de ton, dialogues
entre piano et voix. Par
moments ça serre la gorge,
ou bien ça lève un
sourire — et parfois les
deux événements ne font
qu'un seul ! Entendre
lire des poèmes ou des
poésies, c'est souvent as-
sommant. C'est la messe
qui s'effondre sur l'au-
diteur pris au piège. Là,
c'est l'inverse, plus que
l'inverse: un printemps
revenu, une oeuvre

inédite (même si les textes
sont dans les livres et
les airs accrochés par
leurs pattes d'hirondelles
aux partitions), profonde
par légèreté! Encore
ici, en moi, la joie
donnée par ce bizon!
Allez vite le faire circu-
ler. On a besoin d'air,
de sourire et de chagrin
— et de beauté:

Mille et un merci,
Christian Bobin

ANNEXE 3 : Texte intégral *L'Équilibriste*

La première fois que je rencontrai l'homme à tête de cheval, je n'avais aucun sucre sur moi.

C'était en hiver. Je marchais sur une route de campagne. Je faisais souvent ce genre de promenade, toujours au même endroit. La terre comme le ciel est inusable. Toujours du neuf, toujours une surprise à espérer. Les fossés étaient recouverts par une croûte de glace. J'y jetais de temps à autre une pierre. J'aimais voir la glace se fendre sans se rompre. Les pierres s'y incrustaient comme des diamants pris dans une toile d'araignée. Je passais mon temps ainsi, la tête penchée sur les pierres, sur la glace et sur le ciel qui se reflétait dans la glace.

Du temps, j'en avais : les assurances où j'avais travaillé vingt-trois ans venaient de me licencier. J'étais trop vieux pour reprendre un emploi. Personne ne m'avait dit une chose comme ça. Il suffisait que je me la dise à moi-même : vingt-trois ans, c'est beaucoup. Il est temps d'envisager autre chose, tu ne vas quand-même pas passer ta vie à travailler, ce ne serait pas sérieux.

Lancer des pierres dans les fossés et capturer ce que j'appelais « les papillons de Dieu » - une belle tache de soleil sur un mur - voilà qui était autrement plus sérieux, accordé à mon humeur de ces jours.

En fait de « papillons de Dieu », je n'avais ce jour-là attrapé qu'un méchant rhume - et puis cet homme à tête de cheval.

Il marchait au fond du pré, lourd et pensif. Je n'osai pas le déranger. Je m'apprêtais à continuer mon chemin quand le bruit de mes pas sur le sol gelé attira son attention. Il accourut au trot vers la barrière en bois, haute de cinquante centimètres. Il portait un jean noir et une chemise blanche. Sa crinière ondulait joliment sur sa nuque quand il inclinait la tête. Ses yeux étaient larges et sombres comme deux prunes détachées de l'arbre. L'amitié vient par de toutes petites choses. Je me suis pris d'amitié pour l'homme à tête de cheval en découvrant la nuit mauve de ses yeux calmes.

Je suis heureux de vous voir, ai-je dit au solitaire dans son pré. J'allais vous dire la même chose, m'a-t-il répondu en secouant sa crinière au vent. Et nous avons ri ensemble de notre amitié naissante. Plus exactement, j'ai ri et il a henni. Il était déjà bien tard. Je n'avais que du tabac dans mes poches. Je lui dis que je reviendrais demain avec quelques morceaux de sucre. Il sourit. C'est comme vous voulez. Vous savez où me trouver : je ne quitte jamais ce pré. Et pour le sucre, laissez tomber : je ne l'aime pas. Je ne goûte que les pommes.

Le lendemain il était là, le même, à quelques détails près. Il avait changé de chemise et de jean. Il a plu cette nuit, me dit-il. Je n'aime pas porter des vêtements mouillés.

Ce jour-là comme les suivants, nous restâmes séparés par la barrière. Il faut toujours un peu de distance - un peu d'air, un peu d'absence, un peu de vide ou une barrière en bois haute de cinquante centimètres - pour que quelque chose arrive.

« Alors, toujours pas de travail ? » - telle était la question que me posait à chaque rencontre mon nouvel ami. « Toujours pas ou plutôt : plus jamais » - telle était ma réponse. Ensuite nous reprenions la conversation là où nous l'avions interrompue la veille. Deux sujets revenaient souvent : la poésie et le cirque. Deux manières de tutoyer les étoiles, me dit l'homme à tête de cheval.

Avant de séjourner dans ce pré, je travaillais dans un cirque. J'avais un numéro d'équilibriste avec une amie, une femme à tête de jument. Tous les soirs, nous faisons une petite promenade sur un câble, à sept mètres au-dessus du sol. Mon amie partait d'un bout du câble, moi de l'autre. Nous devions nous rencontrer au milieu, nous embrasser, puis regagner nos perchoirs, en marchant cette fois sur les mains. Dix ans sans une chute. Puis quelque chose est arrivé. Une chose minuscule au début. Mon amie s'est plainte d'une douleur dans le dos. Elle a pensé consulter un médecin mais tout a été trop vite. Deux bosses sont apparues qui sont devenues deux ailes en une nuit. Les spectateurs ont apprécié ce qu'ils croyaient être un raffinement de mise en scène. Les enfants surtout étaient en joie. Pour eux, rien d'impossible. Un corps de jeune femme, une tête de jument, deux ailes bleues entre les épaules, rien ne les choque. Il y avait un trou dans le chapiteau : la veille, un orage avait tourmenté la toile. Des grêlons l'avaient déchirée. Par le trou un peu de vent passait. Rien d'ennuyeux, la représentation n'avait pas été annulée. Nous avons commencé notre numéro. Quand nous avons parcouru, elle et moi, notre moitié de câble, nous nous sommes embrassés comme d'habitude, un peu plus fort que d'habitude peut-être, puis mon amie a battu des ailes et, en une seconde, elle s'est envolée par le trou dans la toile. Les applaudissements ont duré une heure. Je ne l'ai jamais revue.

Arrivé à ce point de la conversation, mon ami à tête de cheval regarda par-dessus mon épaule gauche, comme s'il se passait soudain dans le ciel quelque chose de passionnant. Je me retournai. Il n'y avait rien. Il en profita pour s'éloigner une minute au fond du pré. Quand il revint vers la barrière, je pouvais voir un océan dans chacun de ses yeux. Je fis semblant de ne rien remarquer.

Après l'envol de mon amie, je fus incapable de tenir sur le câble. En la perdant, j'avais perdu ma légèreté. Vous comprenez, c'était un jeu d'enfant que de marcher à sept mètres au-dessus du sol, puisque c'était pour la rejoindre. Pour la joie de m'approcher d'elle, j'aurais accompli des prodiges. Je remontais plusieurs fois de suite sur le câble, mais c'était pour tomber au bout de trois pas. Le directeur du cirque me proposa de transformer le numéro en changeant de costume. Prenez l'habit du clown, me dit-il. Ainsi vos chutes ne seront plus des maladresses mais des gags. Il n'avait pas tort. Il avait même parfaitement raison : les vrais artistes trouvent leur force dans ce qui les accable. D'un empêchement à vivre ils font une grâce. J'essayai. Mes chutes étaient trop réelles. Je sortais de scène couvert de bleus et je ne faisais rire personne. Il me fallut quitter le cirque, retrouver un travail.

J'ai occupé à peu près tous les emplois possibles pour un homme de mon espèce. Le plus agréable, sans conteste, a été homme de ménage dans une petite école. Les enfants grimpaient sur mes épaules à la récréation. Nous faisons le tour de la cour plusieurs fois, au galop.

La fatigue est venue et, avec elle, une minuscule retraite. Je suis entré dans ce pré. Je ne sors plus. Au début je lisais. Nuit et jour. Cela m'est passé. Je ne voudrais pas être trop injuste avec les livres. Je leur dois de belles heures. Ils viennent, ne l'oublions pas, des arbres. Parfois ils s'en souviennent : certaines phrases de certains livres bruissent comme les feuilles de l'acacia. Mais

j'attends tellement plus. Ne me demandez pas ce que j'attends ainsi. Je ne saurais pas vous répondre. Ce qui est sûr, c'est que toute la sagesse écrite du monde ne peut rien pour moi : j'attends quelque chose de plus grand que ce qui peut s'écrire. Mais je vois que le ciel se couvre. Vous devriez rentrer. Les pommes que vous m'avez amenées aujourd'hui étaient exquises. Vous les achetez au marché ?

Le temps passait. La crinière de mon ami à tête de cheval blanchissait et je devenais plus sensible au vent du nord. À la conversation sur les livres s'ajoutaient quelques propos sur la meilleure manière de soigner les rhumatismes. Nous étions d'accord : il n'y a pas de meilleure manière. Le corps est comme une barque. Dans l'enfance elle est légère, un rêve d'embarcation, un voilier de papier blanc. Avec le temps, le papier prend l'eau et la barque s'enfonce. Vivez en bonne entente avec vos rhumatismes me conseillait l'homme à tête de cheval : ils prouvent que vous êtes bien sur terre, vivant. Rien ne doit nous empêcher de parler et de chercher en parlant. Rien ne doit gêner le plaisir de nos rencontres.

C'était mardi, je crois. Je ne l'avais jamais vu aussi radieux. J'ai trouvé, me dit-il. J'ai trouvé ce que j'attendais - enfin, pas tout à fait, mais j'ai trouvé un mot pour le dire. Vous ne devinerez jamais. J'essaie pourtant : Dieu ? La mort ? L'amour ? Pas du tout, répliqua-t-il. Vous cherchez du côté du plus grand. C'est une erreur sans doute inévitable. Moi-même je l'ai commise jusqu'à ce matin. C'est tellement plus simple : j'attends le printemps.

Je dus avoir l'air stupide. Il me précisa sa réponse. Sa parole se précipitait. Je la rapporte ici le plus fidèlement possible. C'était une parole sans folie malgré les apparences. Je le sais. J'ai déjà vu des fous. Ils peuvent être calmes ou en colère, bavards ou taciturnes. Ils ont tous en commun une tristesse noire. La parole que j'entendais ce jour-là était pleine de lumière et de gaîté.

Ce que j'appelle le printemps, me dit-il, n'est pas affaire de climat ou de saison. Certes, je ne suis pas insensible à la résurrection du mois de mai, à cette candeur nouvelle de l'air qui rend le cœur si rouge et les filles si moqueuses. Mais on peut toujours objecter que cette résurrection sera bientôt suivie par un nouvel hiver, un goutte-à-goutte de la mort froide. Les saisons rondes, bégayantes. Ce que j'appelle le printemps brise ce cercle-là, comme tous les autres. Cela peut surgir au plus noir de l'année. C'est même une de ses caractéristiques : quelque chose qui peut venir à tout moment pour interrompre, briser – et au bout du compte, délivrer.

J'avais apporté un panier de pommes à mon ami à tête de cheval. Pas des Golden, trop fades. Des petites grises, cabossées, juteuses à souhait. Il en croqua une avant de poursuivre.

Je vois votre étonnement. Je vois que vous ne me comprenez pas. Je vous rassure : le printemps n'est rien de compréhensible - c'est même ce qui lui permet de tenir dans trois fois rien - un bruit, un silence, un rire. Tenez, à propos de rire : à l'école où je travaillais, il y avait une petite fille dont la mère était morte dans un incendie. J'aimais regarder son visage pendant les récréations. Dans ses yeux il y avait un peu de gravité et beaucoup de rires. Elle n'avait connu sa mère que quatre ans et ces quatre ans avaient été, à l'évidence, plus gorgés d'amour que quatre siècles. Telle était ma pensée devant ce visage : la mère, de son vivant, a versé une coupe de champagne dans l'âme de son enfant - d'où le pétilllement dans les yeux de la petite fille. Cette pensée que j'avais alors

était une pensée printanière. Il n'y a rien à en conclure. Le printemps se moque de conclure. Il ouvre et ne termine jamais. Il est dans sa nature d'être sans fin.

Ce que j'appelle le printemps ne va pas sans déchirure. C'est une chose douce et brutale. Nous ne devrions pas être surpris de mélange. Si nous le sommes, c'est que la vie nous rend distraits. Nous ne faisons pas attention. Si nous regardions bien, si nous regardions calmement, nous serions effrayés par la souveraineté de la moindre pâquerette : elle est là, toute bête, toute jaune. Pour être là, elle a dû traverser des morts et des déserts. Pour être là, toute menue, elle a dû livrer des guerres sans pitié. Ce que j'appelle le printemps est une chose du même ordre, une chose qui brille comme une pâquerette ou comme un lutteur couvert de sueur. Rien de tranquille ni de gagné d'avance.

Il croqua deux pommes supplémentaires, les dernières du panier.

Un autre signe du printemps, de ce que j'appelle ainsi, est que, lorsqu'il arrive, nous ne nous y retrouvons plus. Nous devenons des gens comment dit-on, déjà : déplacés. Imaginez un invité qui, sans prévenir, avant que vous ayez eu le temps de choisir pour lui, s'installe sur votre chaise préférée. Tout le monde a chez soi une chaise préférée. Sur le coup vous ressentez un léger désagrément. et puis très vite la fraîcheur vient. Presque rien n'a changé et ce presque rien change tout. Vous prenez une autre chaise que celle habituelle, vous avez devant vous un autre paysage, vous êtes bien toujours chez vous, oui, mais vous y êtes de la plus belle façon : de passage. Nous nous accoutumons trop vite à ce que nous avons. Dieu merci, le printemps vient parfois remettre du désordre dans tout ça, nous découvrons que nous n'avons jamais rien eu à nous et cette découverte est la chose la plus joyeuse que je connaisse.

Il se tut, replia ses oreilles en arrière comme sous l'effet d'une contrariété. Je lui demandai s'il ressentait toujours cet élancement entre les deux épaules dont il s'était plaint la veille. Pas du tout, me dit-il : c'est passé. Ça devait être un coup de froid.

Je voudrais nuancer mon propos sur les livres : s'ils ne comblent pas mon attente, ils l'apaisent et ils la fortifient. Lisez ceci que j'ai recopié pour vous cette nuit. Quand j'ai découvert ce poème, j'ai eu le souffle coupé. La beauté m'a toujours fait cet effet-là. C'est même ainsi que j'imagine ma mort : une chose, un jour, viendra à ma rencontre. Cette chose sera si pure que je ne saurai plus quoi en penser, plus quoi en dire et que j'en aurai le souffle coupé, définitivement. Ne vous inquiétez pas : je vis depuis toujours dans le sentiment de ma disparition prochaine et c'est un sentiment heureux. Il simplifie et libère. Mais lisez plutôt. L'auteur de ce poème est anglais. Il s'appelle William Blake. Il a vécu au siècle des Lumières. Il était violent et naïf. Son poème ne parle pas du printemps et pourtant rien n'en est plus proche :

*Les sourires qu'on a souris
Ne sont qu'un unique sourire
Entre le berceau et la tombe
On ne les sourit qu'une fois
Mais fût-il une fois souri
C'est la fin de toute misère*

Je pris le poème des mains de mon ami. Pour lire un roman, il faut deux ou trois heures. Pour lire un poème, il faut une vie entière. Je lus. J'étais loin d'avoir une parfaite intelligence de ce texte, mais il n'est pas indispensable de tout comprendre d'une chose pour l'accueillir entièrement. Il me sembla que pendant ma lecture beaucoup de nuages roulèrent dans le ciel, beaucoup d'étoiles apparurent et disparurent, plusieurs jours et plusieurs nuits passèrent. Quand je relevai la tête de ma feuille, mon ami n'était plus là. Je l'appelai, je le cherchai partout, en vain. Le pré était vide. Je devinai que c'en était fini de nos entretiens et que je ne le reverrai plus.

J'allai au marché. J'achetai une pomme. Je mis un temps fou pour la choisir. Elle était petite, grise, talée et pleine de sucs. Je la mangeai lentement. C'était ma façon de dire adieu à mon ami. « Adieu » est un mot que la vie, bonne nourrice, nous apprend à mâcher lentement.

De l'homme à tête de cheval, je ne gardais que peu de choses. Un poème anglais et quelques touffes de crin accrochés à la barrière. Il me restait aussi ses paroles et leur gaîté contenue. Je rentrai chez moi pour les noter. J'y rentrai non sans mal : depuis quelque temps ma maison flottait à trente centimètres au-dessus du sol. Elle tournait avec le vent, je n'avais jamais la même image à ma fenêtre.

Mais ceci est une autre histoire que je raconterai un autre jour.

ANNEXE 4 : La théâtralisation d'un extrait de la nouvelle

Je suis heureux de vous voir, ai-je dit au solitaire dans son pré. J'allais vous dire la même chose, m'a-t-il répondu en secouant sa crinière au vent. Et nous avons ri ensemble de notre amitié naissante. Plus exactement, j'ai ri et il a henni. Il était déjà bien tard. Je n'avais que du tabac dans mes poches. Je lui dis que je reviendrais demain avec quelques morceaux de sucre. Il sourit. C'est comme vous voulez. Vous savez où me trouver : je ne quitte jamais ce pré. Et pour le sucre, laissez tomber : je ne l'aime pas. Je ne goûte que les pommes.

Le lendemain il était là, le même, à quelques détails près. Il avait changé de chemise et de jean. Il a plu cette nuit, me dit-il. Je n'aime pas porter des vêtements mouillés.

Ce jour-là comme les suivants, nous restâmes séparés par la barrière. Il faut toujours un peu de distance - un peu d'air, un peu d'absence, un peu de vide ou une barrière en bois haute de cinquante centimètres - pour que quelque chose arrive.

« Alors, toujours pas de travail ? » - telle était la question que me posait à chaque rencontre mon nouvel ami. « Toujours pas ou plutôt : plus jamais » - telle était ma réponse. Ensuite nous reprenions la conversation là où nous l'avions interrompue la veille. Deux sujets revenaient souvent : la poésie et le cirque. Deux manières de tutoyer les étoiles, me dit l'homme à tête de cheval.

ANNEXE 5 : Quelques exemples de thérianthropie

La thérianthropie ou zoanthropie est la transformation d'un être humain en animal, de façon complète ou partielle, aussi bien que la transformation inverse dans le cadre mythologique et spirituel concerné.

DIVINITÉS ÉGYPTIENNES

L'iconographie divine fut dès les temps protohistoriques placée sous le caractère de la diversité. La plupart des divinités furent dotées de plusieurs modes de représentations. La forme zoomorphe est sans doute la plus ancienne, mais très vite on lui adjoignit la forme purement anthropomorphe. La forme composite qui mêle un corps humain à une tête animale, ou vice versa, est plus tardive mais apparaît tout de même dès le XXVII^e siècle avant notre ère.



Sphinx de Tanis

MYTHOLOGIES GRECQUE / LATINE



Minotaure



Pan

NAHUALS

Un nahual ou nagual est, dans les croyances mésoaméricaines ou d'origine mésoaméricaine, un être mythologique de nature double, à la fois humaine (ou divine) et animale. La forme animale du nahual est le plus souvent un canidé (coyote, chien), un rapace, un âne ou une dinde, mais peut être aussi un animal plus puissant comme le jaguar.

Le nahual peut utiliser ses pouvoirs pour faire le bien ou le mal. Dans les croyances précolombiennes de Mésoamérique, le nahual avait pour fonction de maintenir l'ordre des espaces sacrés et de châtier ceux qui transgressaient les interdits religieux.



Tortue



Jaguar ailé

CROYANCE MÉDIÉVALE



Loup-garou

MYTHOLOGIE NORDIQUE



Une sirène